

Charles-Étienne TREMBLAY

Münch et le phénomène littéraire : du pluriel au singulier

Cette étude constitue le pendant de la réflexion entamée dans *Le pluriel du beau*¹, ouvrage qui dresse, comme son sous-titre l'indique, une « genèse du relativisme esthétique en littérature ».

Au lieu d'analyser le relativisme, c'est-à-dire le passage du singulier au pluriel, *L'effet de vie* remet en question le relativisme esthétique pour mettre au premier plan, avec la figure de l'écrivain, la question de la valeur esthétique. Car opter pour le relativisme esthétique relève d'une attitude non artistique, d'un rejet du point de vue de l'écrivain, du créateur. Or, Münch est très clair : considérant l'art comme une « transcendance » (p. 40), il s'appuie sur « ce qu'ont dit les écrivains, pourvu qu'ils soient d'accord entre eux : c'est la méthode des invariants » (p. 30).

S'il ne cherche pas à être objectif, s'il ne cherche pas une vérité, Münch cherche néanmoins une forme d'objectivité en cherchant un invariant, « un singulier informant la diversité des cultures » (p. 371), et le but de l'art, qui ne peut être qu'« indirect » (p. 326). De toute façon, comme l'affirme l'auteur lui-même (p. 218) : « Toute critique qui se dit objective repose en fait sur un jugement subjectif qu'elle commence par cacher ».

Autre précision : *L'effet de vie* est l'œuvre d'un professeur en littérature comparée qui pose un regard sur l'univers et pour qui on peut sortir du texte. Pour lui, l'univers n'est pas un texte (p. 217); il n'y a pas d'essence, mais bien du phénomène littéraire, des civilisations, notre psychisme d'*homo sapiens* et un invariant qui est lié à notre psychisme, l'« effet de vie ».

¹ *Le pluriel du beau. Genèse du relativisme esthétique en littérature. Du singulier au pluriel*, Metz, Université de Metz, Faculté des Lettres, 1991, 354 p.

Ayant fait des études de doctorat portant sur la *Symbolique et la mythologie des peuples anciens*, l'œuvre-clé de l'un des scientifiques les plus distingués de l'Allemagne, l'archéologue et philologue allemand Friedrich Creuzer²; ayant mené des travaux entre autres sur le romantisme et la religion³ et, surtout depuis les quinze dernières années, sur l'esthétique (*Le pluriel du beau*, 1991); attaché au Centre Michel Baude Littérature et Spiritualité (CMBLS), tout cela sans oublier les plus de quarante articles et communications accumulées, Marc-Mathieu Münch réfléchit, depuis le colloque de 2001 intitulé « Comment repenser la littérature dans le cadre de la mondialisation? », sur l'attitude adoptée par les comparatistes, qui, ou bien relativistes, ou bien sceptiques, peinent à définir la littérature dans sa spécificité.

Afin de résoudre ce problème, Münch propose de penser « l'art littéraire » comme phénomène en réexaminant la manière dont les écrivains eux-mêmes ont pensé le phénomène littéraire. À partir du point de vue de l'écrivain (du créateur), il veut ainsi ouvrir le champ des études littéraires aux traditions non-occidentales⁴; une étude du théâtre dans « l'espace planétaire humain »⁵, en comparaison avec la poésie, est aussi nécessaire pour mieux penser le phénomène littéraire, selon Münch, mais elle est laissée en plan dès l'introduction dans *L'effet de vie* (p. 32).

² *La symbolique de Friedrich Creuzer*, Paris, Orphys, Association des PUS, 1976, 155 p.

³ *Romantisme et religion. Théologie des théologiens et théologie des écrivains*, Michel Baude et Marc-Mathieu Münch (dir.), Centre de recherche Littérature et spiritualité de l'Université de Metz, colloque interdisciplinaire, Metz, 20-22 octobre 1978, Société des études romantiques (Paris, PUF, 1980, 455 p).

⁴ Münch a d'ailleurs dirigé la thèse de Seung-Hi Kung, *La quête de l'absolu à travers Ève de Charles Péguy et Nim-ui Chim-mük, votre silence, de Han Yong-un*, qui fut publiée en 2001 aux Presses Universitaires du Septentrion (362 p.).

⁵ « La présence de l'acteur, fondement de tout théâtre dans l'espace planétaire humain », communication présentée dans le cadre du XXX^e Congrès du SFLGC, 20-22 septembre 2001.

Pour le comparatiste, qui collabore au CMBLS depuis sa création, le phénomène littéraire est inséparable du fait spirituel, que peu d'écrivains ignorent, qu'il ait ou non un caractère religieux explicite. Inclure le fait spirituel dans l'étude du phénomène littéraire signifie se pencher sur la compréhension de l'esprit humain, de la psyché, et ultérieurement sur sa transformation pour vivre un bonheur réel, bonheur que ne peut offrir un relativisme esthétique qui se complaît dans sa déchéance.

Münch étudie d'ailleurs, dans *L'effet de vie*, la manière dont la littérature, qui est pour lui un « fonctionnement », crée « dans l'esprit du lecteur un effet de vie » (p. 270). L'effet de vie constitue l'un des quatre invariants qui sont décrits au cours des sept chapitres de l'ouvrage. Ce premier invariant (chapitre 1) contient les trois autres, qui sont : le mot comme matériau concret qui contient déjà tout (« tout est d'avance dans le mot », dit l'auteur, p. 157) (chapitre 3); la cohérence de l'œuvre (chapitre 6), et le fait que tout art littéraire organise un jeu avec les mots pour créer des formes (p. 37-38) (chapitre 7). Les chapitres 2 (« Questions théoriques »), 4 (« La plurivalence »), 5 (« L'ouverture ») et 8 (« Les fonctions de l'art littéraire ») viennent compléter les développements précédents sur la thèse de l'effet de vie.

Chaque chapitre du livre est comme un fichier de base de données pour une éventuelle définition de la littérature : il ne faut pas s'attendre à des définitions, mais à un tableau des théories qui en ont proposé au moins une. Le phénomène littéraire est vu par Münch comme un « indicible » (p. 77) que seule la poésie chinoise peut bien approcher, car cette poésie est la « plus proche des fondements du phénomène littéraire que l'occidentale » (p. 84).

Or, reconnaissant son appartenance à l'Occident — s'il cite en exergue (p. 11) une parole de Gao Xingjian, il place au-dessus d'elle une citation de Proust —, Münch commence son ouvrage avec un chapitre intitulé « Les auteurs occidentaux » et, de cette manière, se plie à la logique du discours occidental, un discours relativiste, qui réduit et sépare (p. 19). Là se situe un paradoxe majeur, fécond, mais qui révèle la faiblesse principale de *L'effet de vie* du point de vue qui n'est pas celui

de l'essayiste. Car l'écriture essayistique est, comme le disait Fernand Dumont, une écriture du paradoxe dans laquelle s'inscrit un sujet en porte-à-faux face à sa société. Or, la société de Münch, c'est l'univers. De par ses envolées polémiques (dans le chapitre 2, notamment), mais de façon ponctuelle, Münch s'affirme essayiste. Est-ce à dire que le comparatiste, en prenant l'univers comme patrie, se positionne nécessairement comme un essayiste? La lecture de *L'effet de vie*, à défaut d'y répondre, pose la question.

La comparaison entre auteurs occidentaux et auteurs orientaux, si elle demeure traitée par endroits par Münch, n'est pas assez serrée. Au lieu d'engager un dialogue entre l'Occident, ou la littérature « universelle », et ce qu'il appelle la littérature « planétaire », l'auteur semble davantage chercher la confrontation; il termine d'ailleurs son ouvrage en écrivant (p. 371) : « L'unité de l'homme ne peut être trouvée, domaine par domaine, que par une confrontation patiente et érudite, mais passionnée des chercheurs. »

Cette confrontation donne des résultats intéressants, très souvent parce qu'ils sont passionnés justement, mais discutables en raison du point de vue de l'auteur, qui se veut double et qui engendre ainsi moult paradoxes. Ce point de vue est à la fois celui du chercheur, à ne pas confondre avec celui du critique, qui ne s'en tient qu'au « sens », et celui du créateur, de l'écrivain qui se penche sur la « vie » — *L'effet de vie* est d'ailleurs dédié « [a]ux écrivains et à tous ceux de mes étudiants qui m'ont encouragé par la qualité de leur présence et de leur écoute dans cette espèce de chaos labyrinthique qu'est une pensée en gestation » (p. 9).

C'est tout de même le point de vue du chercheur qui l'emporte, comme en témoigne la conclusion du livre (p. 371). Par exemple, Münch confronte les recherches en littérature et en linguistique (puisque tout part du mot, et que le mot contient déjà tout) en affirmant que « lorsque le texte entre dans la psyché il n'est plus linguistique », mais appartient plutôt à la « vie de l'esprit » (p. 59); il affirmera aussi, c'est l'une des thèses les plus intéressantes et les plus convaincantes du comparatiste, que la critique s'oppose à la création

parce qu'elle juge au moyen de critères extérieurs et ne jure que par le « primat du sens », éliminant ainsi la question de la valeur. Alors que la valeur (littéraire ou esthétique) ne peut être acquise que par la « force », celle « de l'effet de vie » (p. 92, p. 119) que crée le lecteur quand il « attend que le livre se mette dans sa psyché » (p. 109).

Penser l'art littéraire à partir d'un invisible, la psyché, est certes original, et « rester à l'intérieur du singulier de l'art » (p. 250) évite le relativisme esthétique et le « malaise de l'asymptote » des critiques qui réduisent tout à un sens (p. 207); il est certes original d'analyser la littérature « planétaire » comme un phénomène cognitif dynamique, et non plus comme un objet réifié qui s'auto-engendre, et de se préoccuper davantage de ce qui se passe « dans » l'esprit que « devant » l'esprit du lecteur (p. 245). Or, en ne voulant pas être objectif comme l'Occident assoiffé de vérité, en voulant aller à rebours du chercheur occidental, l'essayiste (proustien, car un peu comme Proust, Münch parcourt les méandres de sa mémoire, qui est en fait celle de toutes les civilisations) mine le professeur : ainsi, on se rend compte, à la fin du livre, que, bien qu'il ait tourné autour du sujet, il n'a ni montré clairement comment l'invariant « effet de vie », ce singulier de l'art, réussit à « informer la diversité des cultures » (p. 317), ni amené le lecteur-chercheur au « centre » de la littérature, l'esthétique (p. 24), qu'il définit pourtant comme « une seconde science humaine qui a besoin de toutes les sciences humaines pourvu qu'elles ne réduisent pas sa spécificité » (p. 107).

La posture de l'essayiste qui se sent mal dans un Occident postmoderne qui relativise tout et qui tente de parler à travers lui quand même est peut-être nécessaire au propos du professeur, objectera-t-on avec raison. En effet, le professeur Münch tente à la fois de décrire la structure dynamique d'une « vie », d'une spécificité, celle de la littérature, et de remettre en question « l'outil des sciences humaines » parce qu'il est « mal adapté à l'esthétique » (p. 40). Il émane malgré tout de *L'effet de vie* une certaine confusion, due à l'esprit syncrétique de l'auteur, qui nous pousse à lui demander : la thèse de l'effet de vie repose-t-elle sur un socle autre que l'univers et les vérités anthropologiques? Le lévi-straussien demandera, quant à lui : cette

Charles-Étienne TREMBLAY, « Münch et le phénomène littéraire : du pluriel au singulier », @*analyses*, automne 2006

thèse engendre-t-elle des mythèmes? Quoi qu'il en soit, la thèse du Cercle de littérature comparée (CERLICO) de l'Université de Yaoundé I, selon laquelle « le mythe peut être considéré comme socle primitif de l'effet de vie littéraire »⁶, ouvre la réflexion de Münch entamée dans *Le pluriel du beau* et *L'effet de vie*.

Référence : Marc-Mathieu Münch, *L'Effet de vie ou le singulier de l'art littéraire*, Paris, Honoré Champion, 2004, 400 p.

⁶ François Guiyoba *et al.*, extrait de « Mythe et “effet de vie” »; information trouvée sur <http://www.fabula.org/actualites/article12778.php>, page 2. Dernière consultation : 22 septembre 2006.